


À DETROIT

ILS RÉINVENTENT L'AMÉRICAIN DREAM!

On les appelle les «doers». Comprenez «ceux qui font». Et ils viennent de tous les Etats-Unis pour inventer à Detroit, ville symbole de la crise, le nouveau rêve américain. Rencontre avec ces pionniers du Midwest.

PAR NORA MANDRAY ET HÉLÈNE BIENVENU, AUTEURES DU BLOG DETROITJETAIME.COM

A man wearing a dark cap, a plaid shirt, a brown vest, and grey jeans stands in front of a two-story house with light green siding and a brick porch. The house shows signs of neglect, with boarded-up windows and peeling paint. A large green bush is in the foreground.

En surfant sur le Net, Jeremy a dégotté cette maison de 200 m² pour 500 dollars.



Woodward Avenue et ses immeubles désaffectés.



Rachel, Amy, Jerry et Danielle, la crème des « doers » de Detroit.

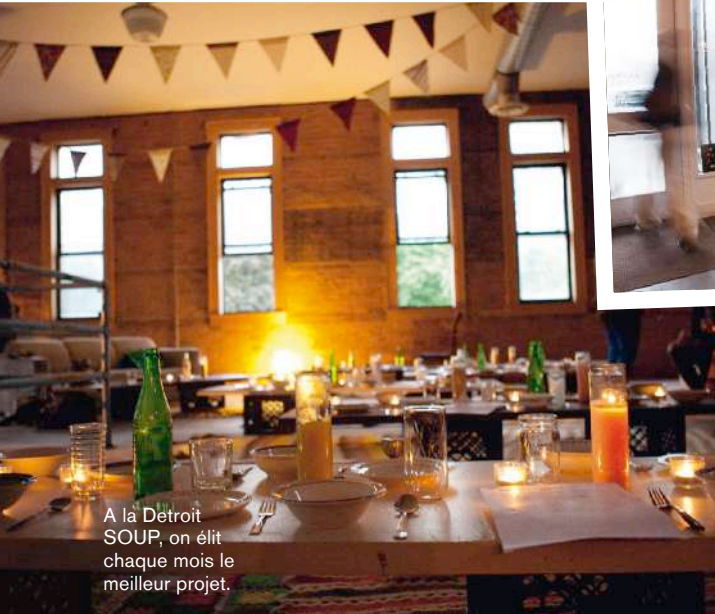
A la conquête du Midwest

Rachel Harkai, productrice digitale, en est un parfait exemple, elle qui a débarqué de Caroline du Nord en 2008. « Detroit, c'est un aimant pour des gens vraiment spéciaux, à la fois cool, motivés, assez fous pour vouloir essayer quelque chose de nouveau. » Ils viennent de Brooklyn, Los Angeles, San Francisco ou des banlieues de Detroit, se fringent comme des hipsters mais rêvent d'un autre « way of life ». Dans cette ville autrefois surnommée le « Paris du Midwest » – du temps où son industrie était florissante – il n'y a ni H & M ni grand magasin. La culture du DIY (Do It Yourself) a remplacé celle du consumérisme triomphant. « On est comme des types qui essayent de faire du rodéo sur un dragon », résume Jerry Paffendorf, l'un des chefs de file de ces « transplants », tels qu'on surnomme ici les nouveaux arrivants. Quand il débarque à Detroit, il y a trois ans, après avoir vécu à New York, San Francisco, L.A. et Houston, Jerry pense à l'américaine : il ira où le vent le portera. Mais Detroit le cloue sur place. Slasheur et tête pensante de la révolution numérique locale, il sent le potentiel de ce Far West post-industriel. Aujourd'hui, il est propriétaire de sept maisons qu'il loue, et a créé un site Internet qui répertorie toutes les parcelles à vendre en ville (Whydontweownthis.com et Newdetroitstyle.com). Le nouveau rêve américain pousse ici, sur les gravats et les ruines. « Si tu crois en quelque chose, tu peux vraiment motiver des gens autour de toi. C'est ton idée qui compte. Il y a plein d'énergie ici. » C'est d'ailleurs en surfant sur le site de Jerry que Jeremy Maxwell ►

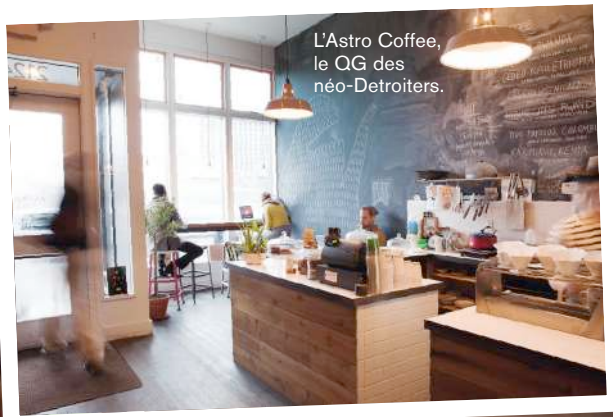
D

ix heures du mat' au comptoir de l'Astro Coffee, des « twenty-something » à la coupe mohawk et aux lunettes écaille se pressent pour commander un latte maison. Longue table en bois, scones bio, filles et garçons lookés pianotant sur leur iPad...

On se croirait en plein Brooklyn. Depuis quelques mois, Detroit attire une nouvelle faune. On les appelle les doers, ils ont entre 20 et 30 ans, et ils viennent de tous les Etats-Unis pour tenter l'aventure ici. De Detroit, ville martyre de la crise de l'industrie automobile, on connaît surtout le décor apocalyptique : usines en ruine, maisons à l'abandon et quartiers craignos. Mais, depuis peu, Motor City renaît de ses cendres. Des prairies urbaines et potagers communautaires ont recouvert les anciennes friches et le quartier de Corktown, terre d'élection des doers, voit essaimer des cafés branchés et des ateliers d'artistes. La ville qui a perdu la moitié de sa population en cinquante ans connaît depuis quelques mois un afflux de + 59% de jeunes diplômés de moins de 35 ans. Et le magazine *Forbes* – qui pendant des années faisait figurer Detroit dans ses classements alarmistes – vient de la placer dans le top des villes où les jeunes entrepreneurs sont les plus heureux. A la manière de Berlin, « pauvre mais sexy », celle que l'on appelle Motown, en référence à son industrie automobile, attire les jeunes audacieux de tous horizons : artistes, designers, fermiers urbains ou Web entrepreneurs.



A la Détroit SOUP, on élit chaque mois le meilleur projet.



L'Astro Coffee, le QG des néo-Détroiteurs.



L'ambition de la Party Detroit Marching Band : réenchanter la ville... rien de moins.

Parish, originaire du Minnesota, a dégotté sa maison de deux étages (200 m²) pour 500 dollars. Son projet : créer un potager dans son jardin et produire du fromage de chèvre en l'affinant dans sa cave. « J'ai pas mal de travaux de rénovation devant moi mais au moins je suis indépendant. Mon but est de devenir autosuffisant. Detroit, ça a un côté campagne, tout en restant une ville. Je peux facilement lâcher mes chèvres dans les prairies de la ville et assister à des concerts ! »

Fanfare déjantée et dîners clandesté

Patti Smith en pince aussi pour Detroit. En 2010, la mère du punk poussait son coup de gueule : « New York s'est fermé aux jeunes. Un conseil : allez voir ailleurs. » Et de citer Detroit comme nouvel eldorado underground. Son appel a apparemment été entendu par les membres du Chocolate Cake Design Collective (CCDC). Ce collectif de jeunes diplômés tout droit sortis du College for Creative Studies (prestigieuse école d'art de Detroit), a posé ses pinceaux dans un vaste hangar qui abritait autrefois une fabrique de jouets. Esther Johnson, 23 ans et ingénieure le jour, a rejoint le collectif en tant que photographe. « A terme, on aimerait développer des résidences artistiques, des ateliers et même des activités avec le voisinage. L'avantage de

Detroit, c'est l'espace. Au total, on paye 500 dollars de loyer mensuel. » Et toutes les initiatives, même les plus loufoques, trouvent ici preneur. Comme cette équipe de football mixte – dans un pays où on voue un culte au base-ball – qui s'est choisi pour slogan : « Si tu peux danser et boire de la bière, tu peux jouer au foot ! » Ou celle de Phil Cooley, un ex-mannequin de 34 ans, propriétaire du restau Slows Bar BQ, qui organise régulièrement des dîners clandestins dans des usines et entrepôts désaffectés. Les convives sont invités à récupérer leur ticket dans une planque où on leur révèle l'adresse au dernier moment. Et parce que Detroit n'est pas New York, l'argent récolté à chaque dîner est reversé à une association locale. « Notre objectif est de faire se rencontrer les gens mais aussi de les rassembler autour de causes importantes pour la communauté. On est dans une logique de "faire le bien pour faire du bien." Et plus on aura de succès, plus on pourra donner. » Dans le même esprit, Rachel Harkai a créé la Detroit Party Marching Band, une fanfare qui compte aujourd'hui une trentaine de musiciens amateurs et professionnels. « Vivre ici, c'est une expérience en soi, presque mystique. La pauvreté est partout et il y a un sens très fort de la survie. L'idée derrière la fanfare, c'était de réenchanter la ville, et de donner aux gens envie de déambuler avec nous, en faisant la fête ! »

Wild West de la créativité

Tous les mois, une centaine de doers se retrouvent également en plein quartier latino à la Detroit SOUP, un événement à mi-chemin entre le speed dating créatif et le banquet caritatif. Le concept est simple : chacun paye 5 dollars pour le dîner – un bol de soupe et des tartes aux fruits préparés par quelques bonnes volontés – la somme ainsi récoltée (jusqu'à 900 dollars) est directement reversée au meilleur projet présenté ce soir-là. « SOUP, c'est un exercice de démocratie : chacun peut voter pour son projet préféré, tout en participant à son financement. C'est aussi un lieu où naissent de nouvelles collaborations », explique Amy Kaherl, qui organise l'événement. Ce soir, Doug Reith, 26 ans, se saisit du micro pour présenter son concept alter capitaliste de Time Bank, un projet invitant chacun à proposer une compétence et à l'échanger gratuitement contre celle d'un autre membre. Veronika Scott, 22 ans, qui se présente comme une « designeuse humanitaire », a bénéficié du soutien de la Detroit SOUP pour financer son projet. L'idée : concevoir des manteaux/sacs de couchage pour les SDF de la ville (pas loin de 30 000) qu'elle fabrique grâce à des donations et distribue via des ONG. « Detroit, c'est le "Wild West" de la créativité et de l'entrepreneuriat social. Tu n'as pas besoin d'argent pour débiter, il suffit que tu aies des tripes. C'est comme ça que tu peux réussir ici. » Ce printemps, elle lance une recherche de soutiens financiers pour élargir son entreprise à douze employées, des femmes recrutées dans des foyers pour SDF. « Je prends un risque en démarrant ma propre entreprise si jeune, mais qu'est-ce que j'ai à perdre ? Les femmes avec qui je travaille me donnent un courage immense. Je n'ai peur de rien. » La Detroit SOUP, elle, s'apprête à déménager dans de nouveaux locaux cinq fois plus grands, dans une ancienne fonderie au cœur de Corktown, récemment achetée aux enchères par un milliardaire new-yorkais, soucieux de soutenir la création à Detroit. Et qui a, lui aussi, décidé de miser sur ces nouveaux pionniers de l'Amérique. Patti Smith avait raison. C'est à Detroit que ça se passe désormais ! ■

POMPÉI MADE IN USA

De 2005 à 2010, Yves Marchand et Romain Meffre se sont plongés dans les ruines de Motor City. Résultat : des images sublimes de post-apocalypse. A découvrir dans *Detroit, vestiges du rêve américain* (éd. Steidl).



« Le Michigan Theater, construit en 1925, vestige culturel recyclé en parking. »

Une maison de la fin du XIX^e laissée à l'abandon.



Ici, on entreposait des livres et fournitures des écoles de la ville.